

Diary C. 625



C

N<sup>o</sup> 625

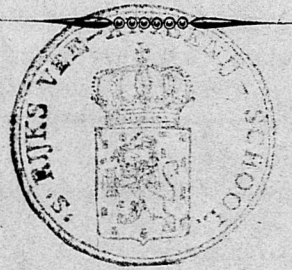
# CONSEILS

AUX

# CULTIVATEURS.

PAR

**A. PETRY,**  
Médecin Vétérinaire.



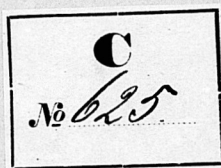
**LIÈGE.**

IMPRIMERIE DE FÉLIX OUDART,  
RUE DU CRUCIFIX, N<sup>o</sup> 10.

—  
1841

C  
625

9  
A Monsieur A. Numan Professeur  
à l'école vétérinaire d'Utrecht  
hommage de l'auteur son élève.



*C n. 625*

# CONSEILS

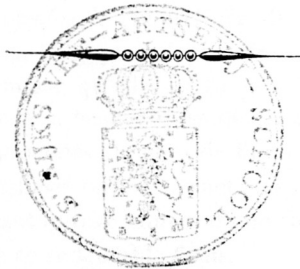
AUX

# CULTIVATEURS.

PAR

**A. PETRY,**

MÉDECIN VÉTÉRINAIRE, COLLABORATEUR AU COMITÉ D'AGRICULTURE ET  
D'ÉCONOMIE RURALE DE LA SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION.



**LIÈGE.**

IMPRIMERIE DE FÉLIX OUDART,  
RUE DU CRUCIFIX, n° 10.

—  
1841

*label ->*

Handwritten scribbles and a faint stamp that appears to be "COZZI" or similar.

# CULTIVATION

J. BETTY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

1971

UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

BIBLIOTHEEK UNIVERSITEIT UTRECHT



2912 941 2

# DES MOYENS

## DE METTRE LE BÉTAIL A L'ABRI DES ATTEINTES

DE LA

### PNEUMONIE ÉPIZOOTIQUE

QUI RÉGNE EN CE MOMENT.



La pneumonie épizootique, connue en Allemagne sous le nom de *lungenfaule* (pourriture des poumons) a paru fréquemment en Belgique, depuis douze à quinze années. On peut dire même qu'elle ne l'a jamais quittée. La province de Liège en a beaucoup souffert; à des époques plus ou moins rapprochées, le pays de Herve ainsi que la haute et la basse Hesbaye ont été cruellement dévastés. J'ai pu apprécier durant quinze années d'une clientèle nombreuse les ravages de ce redoutable fléau.

Waremmé, Geer, Hologne sur Geer, Donceel, Haneffe, Les Waleffes, Rocour, Xhendremale, Milmort, Lantin, ont été simultanément ou tour à tour visités par le fléau qui sévit dans ce moment à Waremmé, à Pousset, et qui, il y a environ un mois, avait attaqué le bétail d'une exploitation agricole de Liers.

Dans plusieurs de ces localités, on m'a appelé pour donner des soins au bétail malade ; comme mes collègues, j'ai des revers à signaler, des succès à enregistrer.

La pneumonie épizootique doit être considérée comme un des plus terribles fléaux qui pèsent sur l'agriculture, à cause du grand nombre de victimes qu'elle frappe. A ce titre, elle appelle toute l'attention des cultivateurs, toute la sollicitude du gouvernement. Elle peut se manifester dans toutes les saisons de l'année ; pourtant elle apparaît de préférence en automne, moins en été, plus rarement au printemps et en hiver.

Spéciale aux bêtes à grosses cornes, la pneumonie épizootique diffère sous plusieurs rapports des autres maladies de poitrine auxquelles ces animaux sont exposés. Indépendamment de la variété des symptômes caractéristiques et des lésions pathologiques qu'on rencontre sur le cadavre, cette maladie est plus grave, plus souvent mortelle, parce qu'à son début elle ne présente que peu de signes révélateurs pour celui qui n'a pas fait une étude approfondie des affections du bétail ; quelquefois même on ne remarque d'autres symptômes que la toux, dont la plupart des cultivateurs ne se préoccupent pas ; en attendant, elle augmente de gravité et lorsque s'éveillent les soupçons, elle est déjà au-dessus des ressources de l'art.

Elle sévit également dans les pays de plaines, dans les régions basses, humides, marécageuses, tout comme sur le flanc et sur le sommet des montagnes. Elle frappe, sans distinction d'âge ni de sexe, les animaux qui vont aux pâturages aussi bien que ceux que l'on nourrit à l'étable ; enfin ceux que l'on engraisse y sont encore plus exposés.

**CAUSES.** Indépendamment des dispositions particulières



que peut avoir le bétail à contracter cette maladie : telles que la poitrine étroite et resserrée, ou la descendance de sujets qui ont souffert de la poitrine, indépendamment de ces dispositions on considérera comme causes déterminantes tout ce qui peut apporter du trouble dans les fonctions de la peau et du poumon.

On place en première ligne la constitution humide, brumeuse et froide de l'atmosphère; de fréquentes variations, des transitions brusques de la chaleur au froid, de la sécheresse à l'humidité; l'envoi trop précoce du bétail aux pâturages à l'entrée du printemps, quand la température est encore fraîche; la rentrée tardive à l'étable; les nuits passées en plein air durant l'automne, surtout dans les pays marécageux.

La mauvaise construction des étables est une des causes qui peuvent le plus contribuer au développement de cette maladie. Elles ne doivent être ni basses, ni humides, ni étroites; il faut que l'air y circule, que la lumière y joue; il importe de ne pas y laisser croupir les urines ni les matières fécales.

L'encombrement des animaux ajoute considérablement à tous ces germes de maladies.

La contagion mérite encore une attention toute particulière : l'opinion la plus générale, adoptée par des hommes éclairés n'admet pas la possibilité de la communication du mal; mais des personnes d'une science réelle soutiennent le contraire, et croient à la contagion. Je ne me prononcerai pas; seulement dans l'incertitude, le meilleur est d'isoler les sujets malades, et de les séparer des animaux sains.

Comme il est plus facile de prévenir que de guérir, j'indiquerai d'abord les précautions qu'il faut prendre

pour mettre le bétail à l'abri des atteintes de cette maladie meurtrière; je signalerai ensuite les signes principaux qui la font reconnaître; et je prescrirai les premières mesures à prendre avant l'arrivée du vétérinaire.

Autant que possible, on remédiera aux nombreux vices de construction de la plupart des étables, on veillera à ce que les vacheries aient un grand nombre de fenêtres; on établira des courants d'air; on enlèvera tous les jours le fumier, et on fera des lavages à l'eau pour purger le sol des urines. Le sol sera sec et élevé; indépendamment de cela, il faut mettre les animaux à l'abri de l'humidité par une litière fraîche, souvent renouvelée; si le cultivateur n'a point de paille ou qu'il n'en ait pas suffisamment, il y suppléera par la propreté minutieuse du sol, et surtout par les soins donnés aux animaux en s'attachant à enlever la crotte collée aux poils, et dont le corps est souvent recouvert. Le nombre des animaux doit se trouver en rapport avec les dimensions des étables; il importe surtout qu'il n'y ait jamais encombrement.

Le propriétaire veillera sur son bétail; il ne le laissera pas sortir de l'étable tant que les brouillards du matin ne sont pas dissipés; dès que l'étable sera vide, on ouvrira les portes ainsi que les fenêtres, afin de bien renouveler l'air vicié pendant la nuit; jamais de nuits passées aux pâturages; l'atmosphère change trop. Si l'eau est crue, si c'est de l'eau de source que boit le bétail, on la laissera quelque temps exposée au soleil, on y ajoutera deux poignées de son ou de farine, en observant toutefois que l'abreuvement à volonté est aussi funeste que la nourriture donnée à satiété. Les jours de pluie, le bétail restera dans l'étable; si la pluie vient à tomber pendant que le bétail est au pâturage, il sera prudent de le faire rentrer en ayant soin de *bouchonner* chaque bête.

Le temps le permet-il? Avant le départ pour le pâturage, on distribuera à chaque bête une ration de foin ou de regain bien sec et bien récolté. Au défaut, on y suppléera par de la bonne paille d'avoine ou de blé également bien sèche. On fera la même chose le soir à la rentrée du bétail.

Voilà des mesures générales et constantes à prendre pour s'affranchir non seulement de la pneumonie épizootique, mais encore de diverses affections qui peuvent atteindre les bêtes à grosses cornes. Ces mesures de simple précaution sont à la portée de tous, elles n'exigent ni dépenses ni embarras; chaque cultivateur peut les appliquer; et les résultats ne se feront pas attendre. Outre la santé, la beauté de l'animal y gagnera; les services que l'on pourrait exiger de lui seront plus grands, plus durables; tous les produits des vaches s'amélioreront considérablement.

On redoublera de soins et de précautions lorsque l'épizootie éclate dans une localité voisine; rien alors ne saurait être indifférent. La moindre négligence pourrait entraîner les plus funestes conséquences.

La connaissance des signes qui accusent les premiers troubles causés par la pneumonie, est de la plus haute importance; puisque en attaquant le mal à son origine on peut le combattre victorieusement.

Je vais d'abord signaler les indices de santé.

L'exécution régulière de plusieurs fonctions, telles que la digestion, la rumination, la sécrétion du lait, des urines et des matières fécales, même la gaité, l'état dispos des animaux, le luisant de leur poil, tout cela ne suffit pas pour qu'on les considère comme parfaitement sains; car ces attributs d'une santé apparente ne cessent pas de se faire remarquer chez certains sujets atteints de la pneumonie, à son début.

Il faut encore qu'il y ait absence de toux ; que la poitrine n'éprouve aucune douleur quand on la presse de la main ; que l'œil soit légèrement rosé ; que la chaleur animale soit répartie d'une manière uniforme sur toutes les régions du corps , enfin que l'état du pouls et de la respiration soit tout à fait régulier.

Chez l'animal adulte, le pouls donne de 48 à 52 pulsations par minute ; et les mouvements respiratoires appréciés par ceux du flanc, varient de 18 à 20 par minute.

Il n'est pas inutile de remarquer pourtant que le nombre des pulsations du pouls et des battements du flanc se trouve plus grand dans le jeune âge , ainsi que chez la vache pleine. Au contraire, il diminue avec les années.

Le temps de la digestion, la frayeur, d'autres sensations encore font varier l'état du pouls et de la respiration, en leur imprimant plus de vitesse. On sait que pour s'assurer de l'état du pouls des bêtes à grosses cornes, il faut toucher l'artère qui passe sur le contour de la mâchoire inférieure.

Maintenant voici les signes par lesquels se manifeste ordinairement la pneumonie épizootique :

Poil dressé le long du dos, puis aux épaules et aux flancs ; légers frissons vers la soirée ; oreilles et cornes alternativement chaudes et froides ; muffle sec ; peau collée aux côtes ; flancs retroussés, battant plus fréquemment ; toux sèche, d'abord rare, ensuite fréquente, sans expectoration, d'où résulte un mouvement général du corps d'arrière en avant. L'animal continue pourtant à manger, à ruminer ; les vaches donnent du lait, ce qui met le cultivateur dans une fausse sécurité, attendu que dans le commencement de la maladie, les animaux ne sont pas tristes, et que rien ne dénote au dehors leur perturbation intérieure. Cependant les bêtes atteintes de la pneumonie

épidémiologique restent privées des secours, dont elles auraient un si grand besoin. Ce serait le moment d'arrêter le mal dans son cours.

Bientôt la rumination devient rare, elle s'interrompt, le lait diminue en quantité et en épaisseur, il n'offre presque plus de crème ; se décompose par la cuisson ; la pression sur les côtes derrière les épaules est douloureuse ; la rumination cesse complètement ; le lait tarit ; les urines sont rares et peu abondantes ; les matières fécales dures, sèches, noirâtres ; enfin l'aggravation progressive de tous ces symptômes qui accusent une lésion profonde des poumons ne tarde pas à amener un état qui conduit bientôt l'animal à une mort certaine.

En présence d'un pareil fléau, et surtout avec la constitution atmosphérique qui pèse sur nous depuis plus de deux mois, et semble intervertir l'ordre des saisons, en retranchant l'été du cercle de l'année, le cultivateur ne saurait prendre trop de soins et de précautions.

Aussitôt que la maladie aura envahi une commune voisine ou une exploitation agricole située dans la contrée, on doit visiter fréquemment le bétail et s'informer auprès des filles de ferme de la situation de chaque animal, pour savoir si l'un deux tousse, si le lait des vaches diminue, si quelques indices de la maladie viennent à se manifester.

Cette surveillance est d'autant plus nécessaire que la maladie, comme je l'ai dit, débute ordinairement par des signes peu appréciables, équivoques même, et qui, dans la plupart des cas, laissent à peine soupçonner une indisposition ; on devrait même pratiquer sur les animaux sains une saignée en rapport avec leur âge, leur force et leur embonpoint, notamment sur les sujets les plus jeunes et les plus vigoureux.

Lorsque malheureusement on ne peut plus douter de l'existence de la maladie dans une étable ; la présence du vétérinaire devient indispensable ; le propriétaire ne saurait trop vite recourir aux lumières de l'homme de l'art, en fermant l'oreille aux conseils des voisins, des maréchaux-ferrants, et des empiriques, dont la prétendue science cause dans nos campagnes plus de ravages que l'épizootie elle-même. Il est en effet bien connu que le cultivateur, à la moindre indisposition, commence ordinairement par saigner sans prendre les conseils de la science ; cette pratique appliquée à l'épizootie pourrait conduire aux résultats les plus funestes, car autant la saignée est utile soit comme préservatif, soit au début de la maladie, autant elle m'a paru dangereuse lorsque l'affection a déjà fait des progrès, ce dont le vétérinaire seul peut juger ; je pense même qu'une grande partie des succès obtenus jusqu'à ce jour, doit être attribuée à l'emploi de trop fréquentes et trop copieuses évacuations sanguines pratiquées intempestivement.

Avant l'arrivée du vétérinaire, pour ne pas laisser empirer le mal on commencera 1° par séparer les animaux malades des animaux sains en les plaçant dans une étable vaste, bien aérée, bien éclairée, dont le sol sera garni d'un bon lit de paille.

2° Si l'état de l'atmosphère le permet, on lâchera à part, dans une prairie, peu fournie d'herbes, les animaux malades en ayant soin de ne les y laisser que quelques heures, depuis onze heures du matin jusqu'à trois de l'après-midi ; mesure doublement utile, d'abord sous le rapport de la quantité d'aliments que les animaux pourraient consommer, ensuite pour les soustraire aux pernicieuses influences des

matinées et des soirées qui sont, cette année, extrêmement fraîches et humides.

3° En hiver, les animaux étant nourris à l'étable on leur retirera les deux tiers au moins de leur provende ordinaire (nourriture), en ayant soin de substituer à l'autre tiers des boissons blanches de farine d'orge ou au défaut de farine de froment, on ajoutera à ces boissons une pinte de décoction de graines de lin, de mauve, ou de guimauve avec addition de miel. On peut employer avec succès les boissons de carottes écrasées dans de l'eau blanchie.

4° Le dépôt dans la crèche de quelques morceaux de sel gemme (sel brut), que les animaux s'amuseront à lécher, peut être d'une grande utilité; la rareté des épizooties en Angleterre et surtout le peu de gravité qu'elles offrent, paraissent être dues à l'emploi fréquent qu'on y fait du sel pour le bétail.

5° Deux fois par jour, le matin et le soir, on fera à chaque animal le pansement à la main avec le bouchon de paille, et mieux encore avec l'étrille; ce moyen généralement trop négligé produit les meilleurs effets en rappelant et activant les fonctions de la peau.

6° L'application de couvertures en laine ou de tout autre tissu sera une excellente précaution à adopter.

7° Les petits lavements composés d'eau de graines de lin, de mauve et même de son de froment, donnés trois fois par jour entretiendront la liberté du ventre, si nécessaire dans ce genre de maladie.

8° Enfin ce que je ne saurais trop répéter c'est la modération et presque la privation dans le boire et le manger.

Beaucoup de cultivateurs s'efforcent d'abord de cacher l'invasion du fléau; et dans ce but ils laissent ainsi le mal s'aggraver au point qu'il devient presque impossible de le

combattre ; leur véritable intérêt s'oppose à de semblables mystères.

Ce mystère est quelquefois inspiré par un sentiment de cupidité ; on cache l'invasion de la maladie dans l'espoir de vendre les bêtes qui en sont atteintes ; et précisément certains marchands bouchers se rendent dans les fermes répétant que le bétail mourra, et qu'il faut le manger. Ils achètent effectivement à vil prix des bêtes qu'ils font abattre pour les revendre ensuite de la manière la plus avantageuse au risque de compromettre la santé de ceux qui mangent ces viandes avariées.

Toutes ces réflexions m'ont été inspirées par la gravité des circonstances actuelles ; j'aime à croire que le changement de température et la cessation des pluies amèneront une amélioration notable dans la situation du bétail de nos contrées. Que l'on ne croie pas que je me plaise à sonner la cloche d'alarme. J'ai dit ce que j'ai vu, ce que j'ai observé ; je l'ai signalé avec la conviction d'accomplir un devoir, avec l'espérance de faire un peu de bien.

Avant de finir, je vais me résumer, et présenter en peu de mots les moyens qui me paraissent les plus efficaces pour lutter contre la pneumonie épizootique :

Une propreté minutieuse pour les étables et pour le bétail.

Une nourriture mesurée d'une main avare, quelquefois entièrement supprimée.

De continuelles précautions contre l'humidité, contre la froidure, soit dans l'intérieur de l'étable, soit dans les stations aux pâturages.

Une surveillance incessante, et l'application immédiate des procédés que j'ai désignés, non comme remède héroïque et souverain, mais comme mesures conservatrices, en attendant les prescriptions d'un vétérinaire.



Le prompt appel du vétérinaire dès les premiers symptômes de la maladie.

L'isolement des bêtes atteintes.

Assurément il est difficile de renverser de suite toutes les étables mal construites, et qui offrent tant de prise à l'invasion du fléau ; mais on peut du moins obvier aux inconvénients de cette construction vicieuse à l'aide de la propreté, du renouvellement fréquent de l'air, d'une bonne litière placée sous les animaux, enfin par l'adoption de ventilateurs.

Ce n'est pas tout, on doit encore assainir les étables où auront séjourné des bêtes malades, on lavera avec de l'eau bouillante l'auge et le sol, puis on blanchira à la chaux les parois et le plancher, enfin on fera des fumigations de chlore.

Toutes ces précautions employées ne suffisent pas encore, et j'engagerai les cultivateurs à attendre pour remplacer le bétail mort, que le fléau ait entièrement disparu de la localité où il a sévi.

Les conseils que j'adresse ici aux cultivateurs se prolongeraient à l'infini, et formeraient des volumes, si je voulais détruire toutes les erreurs accréditées dans les campagnes, rien qu'au sujet de l'éducation du bétail. Mais je ne m'abuse point sur mes forces ; et en publiant cette brochure je n'ai consulté que les intérêts de nos cultivateurs. Je leur ai transmis quelques observations pratiques dont les travaux qui remplissent ma vie m'ont prouvé la justesse et la vérité.

En voyant notre belle province de Liège si cruellement éprouvée par la pneumonie épizootique, en enregistrant chaque jour de nouvelles victimes du fléau, en supputant le chiffre des pertes qui pèsent sur la classe la plus

intéressante de la société, je me suis demandé ce qu'il fallait faire. Cette brochure est ma réponse.

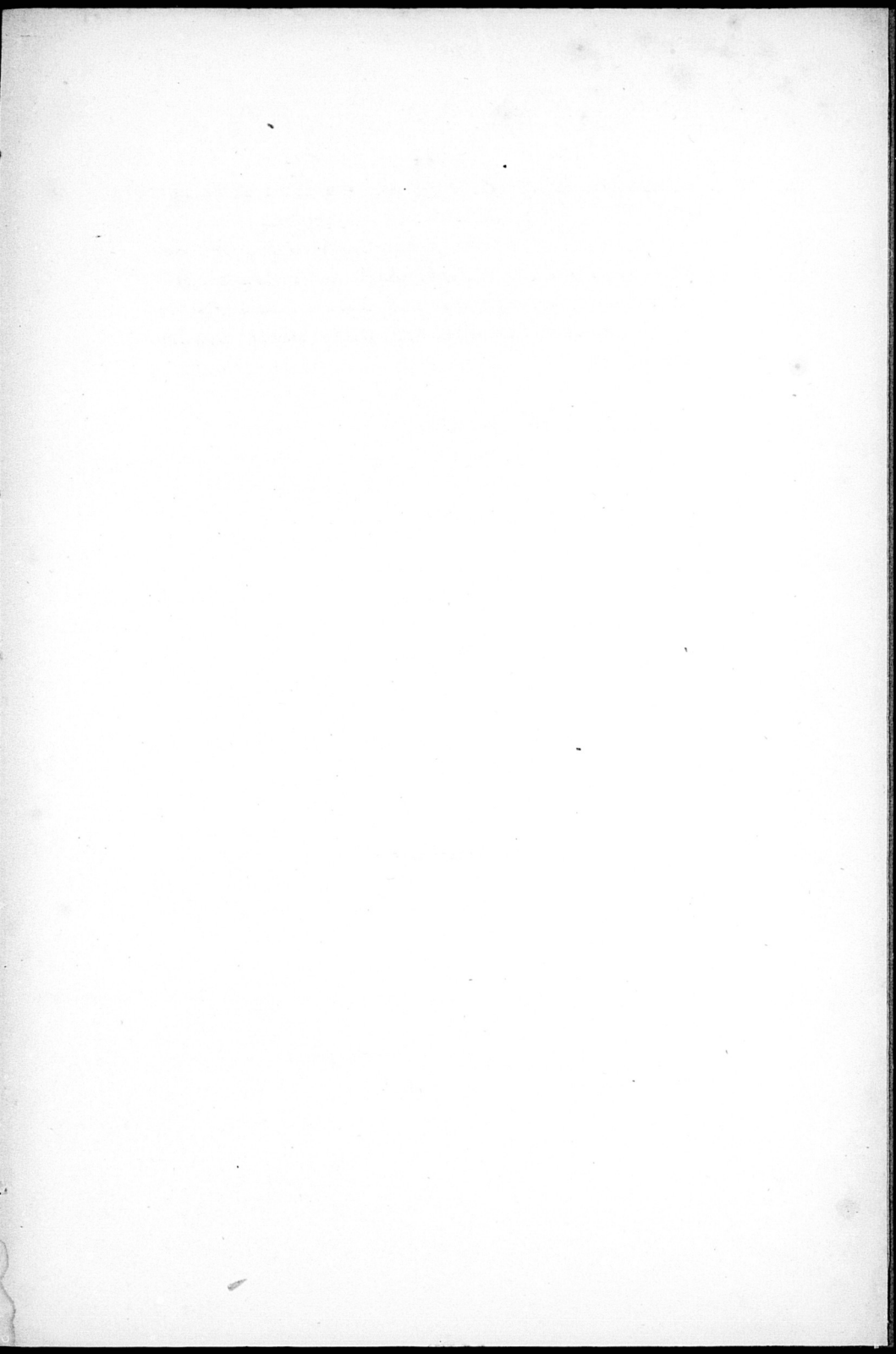
Puissent ces pages que j'écris sous la dictée des faits, et en présence d'observations mûries par le temps, puissent ces pages propager quelques vérités utiles, réformer quelques erreurs, accréditer une amélioration! mon but sera atteint.

Liège, le 18 août 1841.

A. PÉTRY,

*Médecin Vétérinaire.*





1838080







